

CARLOS SALEM

Attends-moi au ciel

roman traduit de l'espagnol
par Judith Vernant



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Quand Piedad de la Viuda, une femme séduisante et dévote au seuil de la cinquantaine, s'éveille ce lundi-là, elle ignore que sa vie va basculer à jamais. Un mois plus tôt, Benito, son époux, dont le succès dans les affaires doit tout à la fortune de sa belle-famille, est décédé dans un accident de voiture. Fille de paysans enrichis, Piedad a vécu une existence oisive, marquée par la piété héritée de sa mère, les aphorismes de son père et les boléros qui ont bercé son enfance. Brusquement, elle s'aperçoit que son mari n'était pas celui qu'elle croyait : des années durant il a détourné de grosses sommes, et s'apprêtait à s'enfuir avec sa jeune maîtresse. Et sa mort ne serait pas accidentelle. Ébranlée par ces révélations, Piedad se donne pour mission de sauver l'entreprise familiale, lourdement en-dettée, et de récupérer la centaine de millions d'euros cachée par Benito, aidée en cela par les messages – truffés d'allusions bibliques – que lui a laissés ce dernier avant sa mort.

Encore faut-il pouvoir les déchiffrer... et échapper à ceux qui entendent eux aussi mettre la main sur cet argent.

Pour découvrir la vérité, sauver son patrimoine – et sa peau ! –, Piedad la bigote va devoir s'aventurer dans les bas-fonds madrilènes.

Et devenir, en l'espace d'une folle semaine, une femme fa-tale et une meurtrière.

Avec *Attends-moi au ciel*, Carlos Salem signe un nouveau polar déjanté, sensuel et burlesque. Pas très catholique.

CARLOS SALEM

Carlos Salem est né en 1959 à Buenos Aires mais vit à Madrid depuis plus de vingt ans. Aux éditions Actes Sud ont notamment déjà paru : Aller simple (2010), Nager sans se mouiller (2010), Je reste roi d'Espagne (2011), Un jambon calibre 45 (2013) et Le Plus Jeune Fils de Dieu (2015).

DU MÊME AUTEUR

ALLER SIMPLE, Moisson Rouge, 2009 ; Babel noir n° 38.
NAGER SANS SE MOUILLER, Actes Sud, 2010 ; Babel noir n° 48.
JE RESTE ROI D'ESPAGNE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 78.
UN JAMBON CALIBRE 45, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 126.
LE FILS DU TIGRE BLANC, Actes Sud Junior, 2013.
LA MALÉDICTION DU TIGRE BLANC, Actes Sud Junior, 2014.
LE PLUS JEUNE FILS DE DIEU, Actes Sud, 2015 ; Babel noir n° 178.

Photographie de couverture : © Ebru Sida / Arcangel Images

Titre original :
Muerto el perro
Éditeur original :
Navona editorial, Barcelone
© Carlos Salem, 2014

© ACTES SUD, 2017
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-07953-6

CARLOS SALEM

Attends-moi au ciel

roman traduit de l'espagnol
par Judith Vernant

ACTES SUD

Pour África et Nahuel.

*Pour Carmen R. Santana, première
lectrice-martyre de ce roman.*

*Et pour Anne-Marie Vallat, ma complice
et agent.*

LUNDI

*Espérame en el cielo, corazón,
si es que te vas primero.
Espérame que pronto yo me iré,
para empezar de nuevo*.*

FRANCISCO LÓPEZ,
Espérame en el cielo.

* Attends-moi au ciel, mon cœur, / si tu t'en vas d'abord. / Attends-moi car bientôt je partirai, / pour tout recommencer. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Ce matin, au réveil, j'ai calculé qu'il me restait une semaine avant mes cinquante ans, j'ai eu de la peine pour Toby, le chien des Alcántara, et je me suis rappelé les avant-derniers mots de Benito, mon mari. Tout ça en même temps.

Toby a repris ses aboiements plaintifs. J'ai compati au malheur de cette pauvre bête, reléguée dans la cour quelques mois seulement après avoir été offerte aux enfants comme une simple peluche. J'ai aussi pensé aux pauvres Alcántara. Parce que si les hurlements de Toby m'empêchaient de dormir alors que je vis à cinquante mètres, pour eux ça devait être une torture. Puis je me suis souvenue que les Alcántara étaient partis en vacances et avaient laissé Toby aux bons soins de Paco, le gardien de la résidence, qui lui donne à manger et change son eau une fois par jour. Quand il n'oublie pas. C'est que le pauvre Paco est débordé avec tout ce qu'il y a à faire dans la résidence. J'ai décidé qu'à la prochaine réunion de copropriétaires je proposerais qu'on augmente son salaire. Évidemment, ça risque de ne pas plaire à tout le monde, parce que de nombreux voisins se plaignent de ce que Paco ne fait rien, mais je défendrai mon point de vue à l'aide d'un des imparables proverbes de papa ou d'une citation quelconque de sa collection.

Ça m'a encore rappelé les avant-derniers mots de Benito :

— Mets-toi ça dans le crâne une bonne fois pour toutes, Piedad, m'a-t-il dit entre deux quintes : les proverbes et les boléros mentent toujours. Même s'ils le font par charité.

Puis il a souri comme s'il s'agissait d'une bonne blague qu'il était le seul à comprendre, et je dois reconnaître que ça m'a un peu contrariée parce qu'après tant d'années de mariage Benito était censé savoir que les proverbes et les boléros étaient tout ce qui me restait de papa et maman. Ça, l'entreprise et les terres en Andalousie, même si ça faisait des années que je n'y avais pas mis les pieds et que je laissais Benito s'en charger.

Mais on ne peut pas se fâcher contre son mari quand il crache du sang et qu'on vient de l'extraire d'un amas de tôle froissée qui, quelques minutes plus tôt, était une BMW métallisée de série limitée. Ça m'a fait de la peine pour le pauvre Benito qui aimait tellement les voitures de luxe. Il prétendait que c'était bon pour l'image, qu'un PDG ne pouvait pas aller au travail dans la même voiture qu'un pouilleux de la comptabilité. Chaque fois qu'il disait ça, je me rappelais en silence l'un des dictons de papa : "L'argent est fait pour être dépensé, et la femme pour être touchée." Le fait est que Benito ne m'avait pas touchée depuis longtemps, mais l'entreprise l'accaparait tellement que le pauvre était presque à bout de forces et qu'il aurait été égoïste de ma part de le lui reprocher.

Benito mourait. Il y a un mois, Benito mourait près de l'épave de sa BMW encastrée dans un mur, entouré de gardes civils, de médecins du Samu et de badauds qui prenaient des photos avec leur portable.

J'ai approché mes lèvres de son oreille et je lui ai chanté, très émue :

*Espérame en el cielo, corazón,
si es que te vas primero*...*

Benito a voulu dire quelque chose mais ses mots sont restés captifs d'une bulle de sang sortie de sa bouche, ce qui fait que je ne serai fixée que lorsque nous nous retrouverons dans l'au-delà. Sur le coup, j'ai eu l'impression qu'il disait :

— Même pas en rêve.

Mais je me suis sûrement trompée. Parfois, je ne peux pas m'empêcher d'avoir l'esprit mal tourné et pourtant, je vais me confesser avec la régularité d'une championne olympique, comme dit le père César. Donc cette nuit-là, pendant que Benito mourait, j'ai continué à chanter pour le consoler. Il pleurait, bouleversé, alors j'ai concentré toute mon émotion dans la dernière strophe :

*Por eso yo te pido, por favor,
me esperes en el cielo
y allí entre nubes de algodón**...*

D'après le rapport de police, il a cessé de respirer à vingt-deux heures cinquante-cinq, avant que je puisse lui chanter le dernier vers de Machín***.

Benito n'a jamais aimé les boléros.

Toby n'a pas arrêté d'aboyer pendant que je m'habillais pour mon rendez-vous au siège de la société. Je ne

* Attends-moi au ciel, mon cœur, / si tu t'en vas d'abord...

** Alors je te demande, s'il te plaît, / de m'attendre au ciel / et là-bas, parmi les nuages de coton...

*** Antonio Machín (1903-1977) était un chanteur de boléro cubain, célèbre, notamment, pour son interprétation de *Dos Gardenias*.

suis pas superstitieuse, mais ses aboiements résonnaient comme des augures. De mauvais augures. Je trouvais déplacé de parler affaires si peu de temps après la mort de Benito, mais l'avocat avait énormément insisté et répété que ma présence était indispensable. Je lui ai demandé pourquoi, puisque depuis vingt-cinq ans, c'était mon mari qui s'occupait de tout ça, mais il a répondu que légalement j'étais la présidente du groupe DLV et qu'en tant que telle, je devais assister à la réunion.

Il me fallait donc passer outre à mes principes et y aller.

“Une vie oisive est une mort anticipée”, aurait dit papa en citant Goethe. L'un des aphorismes célèbres qu'il empruntait pour s'orienter dans la vie. Mais en sortant de la maison, je me suis rappelé une autre phrase qu'il répétait aussi souvent que la précédente, en d'autres occasions : “Le travail acharné n'est que le refuge des gens qui n'ont rien d'autre à faire.” Oscar Wilde, je crois.

Quand j'étais petite, je ne savais jamais vraiment si papa citait un aphorisme ou un proverbe, jusqu'au moment où il plissait les yeux et donnait le nom de l'auteur, sa nationalité et ses dates de naissance et de mort. Lorsqu'il ne le faisait pas, j'attendais en me sentant un peu bête.

Benito voyait-il juste à propos des dictons ? Est-ce qu'ils mentaient toujours ? Et les boléros aussi ? J'ai remué la tête pour éloigner cette idée. Le manque de sommeil me rendait confuse. Seul, attaché à sa chaîne, le pauvre Toby n'avait pas dormi non plus. Je suis retournée chercher un peu de viande hachée dans le réfrigérateur, que j'ai mis dans un récipient en plastique. J'ai souhaité que la réunion ne dure pas trop longtemps parce que j'avais du ménage à faire. Benito disait toujours qu'on pourrait se permettre d'avoir tout le personnel qu'on

voudrait mais je n'ai jamais cédé sur ce point. On m'a appris depuis l'enfance que payer quelqu'un pour qu'il fasse ce que l'on n'aime pas faire est une sorte de péché.

Toby a reniflé la viande et remué la queue. Malgré sa taille, c'était encore presque un chiot. Il n'a fait qu'une bouchée du contenu du récipient puis m'a regardée d'un air suppliant. Il tirait sur sa chaîne, ce qui m'a rendue encore plus triste, alors je l'ai détaché pour qu'il puisse courir un peu. Il s'est arrêté et a appuyé ses pattes avant pleines de boue sur ma veste.

— Du calme, bon chien, ai-je dit avec douceur. Du calme.

Dans son enthousiasme, le toutou m'a déséquilibrée et je suis tombée par terre, en plein sur sa gamelle d'eau. Il était si content d'avoir de la compagnie qu'il a perdu tout contrôle de lui-même et a tenté de me mordre la jambe, mais j'ai réussi à l'esquiver et il a seulement réussi à déchirer ma jupe. Puis il est parti en courant.

Je suis rentrée à la maison me changer et j'ai décidé de ne raconter cet incident à personne. Dans la résidence, les gens s'alarment pour un rien et auraient appelé la fourrière. Et le pauvre Toby avait assez de problèmes comme ça. Quand j'ai enfin pu sortir la voiture du garage, j'étais déjà en retard pour la réunion et je me suis sentie coupable. J'ai tout de même pris le temps de chercher Paco pour lui dire que Toby s'était enfui, mais je ne l'ai pas trouvé.

En sortant de la résidence, je l'ai vu qui dormait à l'ombre d'un chêne, la casquette sur les yeux et une épaisse cigarette roulée entre les doigts.

Je suis passée à côté de lui sans accélérer, pour ne pas le réveiller.

— Je ne comprends pas, ai-je avoué, honteuse. C'est une sorte de sigle en anglais ou quelque chose comme ça ?

L'avocat m'a répondu avec cette amabilité que je lui connaissais déjà à l'époque où Benito organisait des dîners d'affaires ou des réunions à la maison, même s'il m'a semblé aussi détecter une certaine impatience dans sa voix :

— Non, *doña* Piedad. "Faillite" n'est pas un sigle, ça veut dire ce que ça veut dire : que le groupe est ruiné, ou peu s'en faut.

— Mais... les propriétés, les champs en Andalousie...

— Saisis, et plusieurs fois, il y a des années.

— Benito le savait ?

Je me suis sentie toute petite dans la salle de réunion de DLV, même si sur le papier j'étais bien la propriétaire de cette grande salle à l'éclairage indirect, de l'interminable table design et de tout l'immeuble de quinze étages sur la Castellana*.

* Le *paseo* de la Castellana est l'une des artères madrilènes les plus importantes, qui regroupe de nombreux sièges sociaux et institutions.

L'avocat a fermé les paupières, accablé par le poids de la responsabilité, et j'ai pensé que le pauvre travaillait trop. Les autres membres du conseil d'administration, que je connaissais seulement de vue, ont baissé les yeux. Il a poussé un profond soupir. Je me suis dit que lui aussi devait beaucoup apprécier Benito.

— Oui, bien sûr. Votre défunt mari, M. Casado, était au courant de la situation, mais chaque fois que nous abordions le sujet, il disait qu'il pourrait la redresser, même si je ne vois pas comment...

— “Il faut avoir l'appétit du pauvre pour jouir de la fortune du riche”, ai-je cité de mémoire. Comme disait le comte de Rivarol...

— Qui ça, *doña* Piedad?

— Un écrivain français né en 1753 et mort en 1801.

— Je comprends, mais... à moins que M. Casado n'ait disposé d'une importante réserve de liquidités dont nous n'aurions pas eu connaissance et que vous pourriez utiliser, dans deux semaines, nous devons nous déclarer en faillite.

À cet instant je me suis rappelé avec quel enthousiasme Benito avait personnellement mené, ces dernières années, les opérations de la société en ex-Union soviétique. “L'avenir est à l'Est, Piedad”, me répétait-il avant chacun de ses voyages. Et il me demandait aussi de garder la plus grande discrétion : “Tous ces idiots de chefs d'entreprise louchent sur la Chine, mais la Russie est le nouveau filon et quand les autres s'en apercevront, ils partiront là-bas en troupes”, disait-il.

À cette époque, j'ai signé un tas de documents pour autoriser des transactions avec Moscou, pendant que Benito se frottait les mains.

— Ne vous inquiétez pas, maître, ai-je déclaré pour les rassurer, parce que les pauvres semblaient vraiment

effondrés. Benito avait tout prévu. Il suffit de prendre l'argent des filiales de Russie et on pourra payer tout le monde.

L'avocat a regardé les autres avant de se tourner vers moi :

— *Doña* Piedad, nous n'avons pas de filiales en Russie et nous n'en avons jamais eu.

Je crois que c'est à ce moment-là que je me suis évanouie.

— Reviens, Piedad, reviens, m'a priée une voix vaguement familière.

Et je suis revenue.

Le paysage que l'on devinait par la petite fenêtre m'a indiqué que je me trouvais toujours dans l'immeuble du siège social de DLV, dans une autre pièce, plus petite et plus modeste que la salle de réunion, et Ortega m'éventait avec un dossier.

— Dieu merci. Doucement. Ne te lève pas tout de suite, s'il te plaît.

Je me suis aperçue que j'étais allongée sur une sorte de sofa, dans un bureau situé dans la partie arrière du bâtiment, à en croire le peu de lumière qui filtrait par la minuscule fenêtre. Je n'ai pas compris ce qu'Ortega fabriquait dans un endroit pareil alors qu'il était l'un des fondateurs de la société, le bras droit de Benito. Mais il m'a semblé déplacé de lui poser la question. En plus, j'ai eu peur que, dans la position où je me tenais, ma jupe ne soit remontée. Je me suis assise et il m'a tendu un petit verre rempli d'un liquide doré. C'était une boisson alcoolisée. Je ne bois jamais mais j'ai accepté parce qu'il a insisté.

— Merci. Ça fait si longtemps qu'on ne s'est pas vus, et il faut que ce soit à un moment pareil...

— Toutes mes condoléances, Piedad, m'a-t-il dit. Pour la société.

Alors je me suis souvenue que chaque fois que je demandais à Benito des nouvelles d'Ortega, mon mari se montrait évasif. Jusqu'au jour où il a fini par me raconter qu'ils avaient eu un différend sur la gestion de l'entreprise. Si j'ai bien compris, Ortega était trop vieux jeu pour le monde des affaires du *xxi*^e siècle, ou quelque chose comme ça.

Je me suis aussi rappelé qu'Ortega n'était pas venu à l'enterrement de Benito.

Ortega est petit et a le sourire chaleureux des gens qui passent leur vie à essayer de reconforter leur prochain. Je l'ai toujours apprécié.

— Je ne comprends pas, Ortega. La société en faillite, les propriétés saisies, et les filiales de Russie, les filiales de Russie...

Il s'est assis à côté de moi et m'a passé un bras autour des épaules. Fut un temps où lui, Alicia, sa femme, Benito et moi étions inséparables.

— Tu as toujours été trop bonne, Piedad...

— Comme l'a dit Aristote : "Le bien ne suffit pas à être heureux, mais le mal suffit à rendre malheureux." Qu'est-ce qui s'est passé, Ortega ?

— Tu veux la vérité ? Depuis des années, Benito jonglait avec les comptes à coups d'investissements bidon et en vivant au-dessus de ses moyens. C'est pour ça qu'il m'a évincé du conseil d'administration et m'a relégué dans ce trou à rats, parce que j'agissais en suivant ma conscience et que ça faisait de moi un obstacle. Je pensais que tu le savais puisqu'en tant qu'actionnaire majoritaire, c'est toi qui as signé les documents pour m'écarter...

— Je ne le savais pas, Ortega, je ne le savais pas.

— Je te crois, je te crois, a-t-il dit en se levant pour aller chercher un épais dossier sur le bureau. Quand Benito est mort, je me suis demandé : que peut bien savoir exactement Piedad ? Alors j'ai rassemblé des informations et des documents qu'Aldana et les autres vautours du conseil ne te donneront probablement pas.

Aldana est l'avocat de la société mais aussi, je m'en suis souvenue à cet instant, le secrétaire du conseil d'administration. J'ai moi-même signé sa nomination il y a quelques années, avec d'autres papiers que Benito m'avait mis sous le nez.

— Et la Russie ?

Il m'a passé la main dans les cheveux, ce qui m'a soudain ramenée près de vingt ans en arrière, à l'époque où Benito me taquinait sur les sentiments d'Ortega à mon égard.

— Même si on s'était éloignés à cause de ses magouilles, Benito savait que j'étais le seul ici en qui il pouvait avoir confiance. Il m'a donc fait quelques confidences. Le reste, je l'ai déduit tout seul avant d'en avoir confirmation. Il n'allait pas en Russie pour acheter du matériel ou passer des contrats internationaux, Piedad. Il avait une autre femme là-bas. Plusieurs, en fait. Jeunes. Et russes.

La tête m'a de nouveau tourné et il m'a donné un autre verre.

Il s'est remis à me caresser les cheveux. Je me suis sentie coupable, alors j'ai demandé :

— Comment va Alicia ?

Il m'a regardée sans broncher, mais je pense qu'il retenait ses larmes.

— Tu n'es pas au courant ? Alicia et moi on a divorcé il y a presque cinq ans, quand Benito a refait l'organigramme de la société et m'a mis au placard.

Je lui ai pris la main pour le consoler.

— Mon pauvre Ortega, je suis vraiment désolée.
Qu'est-ce qui s'est passé?

— J'ai découvert qu'Alicia me trompait. Qu'elle avait un amant.

— J'imagine que ça a été très dur, mais tu aurais dû nous en parler. Quels qu'aient été vos différends au bureau, Benito était ton ami...

Il a serré un peu plus fort ma main.

— Son amant, c'était Benito.

Je ne me suis pas évanouie mais je lui ai demandé de remplir mon verre de ce liquide doré, que j'ai bu cul sec.

On peut dire ce qu'on veut du sens de l'amitié très particulier de JR Benavídez, mais elle est toujours là quand on a besoin d'elle. Et plus encore quand elle flaire un parfum de scandale. Comment elle s'est débrouillée pour faire si vite le trajet jusqu'au centre-ville, je l'ignore, toujours est-il qu'elle a débarqué pile à l'heure dans le café où je lui avais donné rendez-vous, avant de foncer droit sur ma table, bien consciente des regards braqués sur ses courbes.

— Raconte. Tout. Maintenant, a-t-elle exigé.

Et j'ai raconté. Tout, à part le dossier qu'Ortega m'avait donné. Normalement, je suis plutôt réservée, mais si quelqu'un peut me pousser à l'action, c'est bien JR. Elle est du bois dont on fait les chefs, même si quand je le lui ai dit, il y a quelques mois, elle s'est pratiquement fait pipi dessus de rire.

— Du bois, certainement pas, SP, m'a-t-elle corrigée. Du Botox, du silicone ou des fils d'or, OK. Mais pas une matière aussi peu *cool* que le bois...

JR vient d'avoir quarante-cinq ans et en fait dix de moins, sauf si on s'approche à moins de trente centimètres, "et quand on s'approche à ce point, on pense à autre chose qu'à l'âge", a-t-elle coutume de dire avec une désinvolture qui me scandalise mais que je lui envie

parfois. On s'est connues il y a quinze ans, quand elle s'est installée dans la résidence. Quinze années et quatre maris, puisque les mariages de JR ne durent généralement pas plus de trois ans. Je me dis parfois que la brièveté de ses relations est liée au temps qu'elle consacre à organiser la vie mondaine de la résidence. C'est elle qui impose les modes et les activités, en plus de baptiser chacune d'entre nous. Car elle nous a toutes gratifiées d'un sobriquet plus ou moins gentil.

Moi, par exemple, elle m'appelle SP. Ce sont les initiales du surnom qu'elle m'a donné le jour où on s'est rencontrées : Soeur Piedad. Il y en a avec qui elle est plus vache. Moi, je suis incapable de lui en vouloir. Si on avait lancé des paris, dans la résidence, pour savoir qui serait la meilleure amie de JR, je n'aurais même pas figuré sur la liste des candidates. Mais c'est moi qu'elle a élue, et même si sa manière directe d'aborder les sujets intimes me gêne parfois, je dois avouer que je suis fière d'être sa confidente. De fait, je suis la seule à connaître l'origine de son propre surnom. Certaines des plus anciennes pensent que c'est une référence à Jessica Rabbit, l'ondoyant personnage de dessin animé qu'elle cite en guise d'excuse chaque fois qu'elle passe les bornes : "J'suis pas mauvaise, j'suis juste dessinée comme ça."

La vérité, c'est qu'elle s'appelle Juana Ramona et qu'elle déteste son nom de baptême, mais ça personne ne le sait. À part moi.

Parfois je la soupçonne de m'avoir choisie comme amie parce que je ne pourrai jamais lui faire d'ombre. Mais elle m'apprécie. C'est pour cela qu'elle a explosé quand je suis arrivée à l'épisode des aventures de Benito en Russie.

— Mais c'était vraiment un sale fils de pute, ce *Buenito* de mes deux ! a-t-elle crié, faisant sursauter tous les

clients du café. Avec ce qu'il avait à la maison, qu'est-ce qu'il avait besoin d'aller se chercher des pouffiasse en Russie? Mais bon, soyons pragmatiques : être cocue, c'est moins grave que finir dans la dèche. Ortega t'a dit que ton mari n'avait pas monté de business en Russie mais qu'il avait détourné de l'argent là-bas, c'est ça? Alors il faut retrouver ce fric et...

— C'est ça! ai-je dit, pleine d'espoir. Comme ça je pourrai laver la réputation de Benito...

— Mon cul! m'a coupée JR, qui oublie ses bonnes manières et parle comme un charretier dès qu'elle s'énerve. La réputation de cet enfant de putain, c'est sa mère qui va la laver. Ce qu'on va faire, si on retrouve le fric, c'est le planquer sur un compte en Suisse ou un truc dans le genre, et les créanciers, qu'ils aillent se faire...

— "L'avarice perd tout en voulant tout gagner", ai-je dit, citant Jean de La Fontaine.

— C'est encore un de tes proverbes? Alors note bien celui-ci, il est de moi : "Une veuve ruinée ne baise même pas avec le jardinier." SP, tu ne vois pas que c'est l'occasion rêvée de tirer quelque chose de ce bordel? Tu vas bientôt avoir cinquante ans et tu es un peu à la masse, d'accord, mais tu restes super bien roulée. Alors arrête de te fringuer comme une mémère de vieille sitcom, et tu reviendras sur le marché...

— Tu parles de moi comme si j'étais un légume...

— Un bon légume, c'est ce qu'il te faut, SP, du genre concombre... Allez, pas la peine de rougir comme ça, tu sais que j'ai raison : ce connard de *Buenito* ne te faisait pas seulement cocue, parce qu'au fond, ça, on s'en fout. Le plus grave, c'est qu'il te laisse pratiquement à la rue alors que, pendant toutes ces années, il a détourné ton propre fric pour se tirer avec une pute russe... Il

faut juste trouver l'argent, le planquer et une fois que la tempête sera passée... En avant la grande vie!

— Je ne sais pas...

— Évidemment que tu ne sais pas, c'est pour ça qu'il en profitait, ce chien galeux...

— À propos de chien, le pauvre Toby...

— Tu es débile ou quoi, SP? Réfléchis un peu : où il a pu le planquer, ce fric?

Je lui ai promis que j'y penserais, même si elle a refusé qu'on parle du pauvre Toby.

Elle est descendue aux toilettes. Quand elle est remontée, elle m'a trouvée en larmes et a cessé de m'accabler. J'ai continué à pleurer pour détourner son attention, sans avoir trop de mal à faire semblant. Parce que le temps qu'elle revienne du petit coin, j'avais pu jeter un œil au dossier d'Ortega. Et que parmi les papiers, il y avait deux billets d'avion pour le Brésil. Des allers simples.

Ils étaient datés d'une semaine après la mort de Benito. Le jour de mon anniversaire. L'un était au nom de feu mon mari, et l'autre, à celui d'une certaine Svetlana Karpova. Mais je n'ai rien dit à JR, parce que, comme le répétait papa : "On lave son linge sale en famille." J'avais besoin de lire le contenu de ce dossier seule car je craignais d'y découvrir d'autres révélations qui feraient vaciller mon univers. Donc, après avoir pleuré un bon moment, j'ai prétendu que je devais aller voir mon médecin pour me faire prescrire des calmants, ce qui a semblé éveiller l'attention de JR.

— Quel âge il a, ton médecin? Il est marié?

— Veuf. Plus de soixante-dix ans. Et il consulte chez lui, en banlieue. Tu viens avec moi?

— Non, non. Je te trouve déjà plus apaisée. On prend le thé demain?

Quand elle est partie, j'ai compté jusqu'à vingt, puis j'ai changé de table et commencé à feuilleter le dossier. J'ai commandé au serveur un petit verre d'une liqueur dont la couleur ressemblait beaucoup à celle de la boisson que m'avait donnée Ortega. Ce n'était pas la bonne, alors j'ai continué à en tester d'autres.

Je me sentais coupable d'avoir menti à ma meilleure amie. Mais j'avais fait ce qu'il fallait.

Pendant qu'elle était aux toilettes, en plus des billets pour Rio, j'avais découvert dans le dossier la facture d'une bijouterie, pour l'achat d'une paire de boucles d'oreilles en diamant. Des pendentifs très particuliers. Si particuliers que cela faisait au moins cinq ans que je les voyais se balancer aux oreilles de JR.

— Je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, madame, a dit le serveur, mais vous avez parlé d'une liqueur dorée, et ce que vous venez de me commander, c'est de l'absinthe...

— Encore mieux! ai-je hoqueté. Vert comme l'espoir. Comme l'a dit Martin Luther King : "Si j'aide une seule personne à avoir de l'espoir, je n'aurai pas vécu en vain."

— Tant qu'il ne l'a pas dit le jour de son assassinat..., a murmuré le serveur avant de me resservir un verre.

Il était presque deux heures du matin quand je suis rentrée à la résidence. J'avais la tête qui tournait et du mal à assimiler toutes les informations. Cela dit, je comprenais mieux la colère de JR quand je lui avais parlé des Russes : il y avait suffisamment de factures de compagnies aériennes et d'hôtels dans le dossier d'Ortega pour en déduire que Benito m'avait trompée avec mon amie pendant des années. Elle m'a presque fait de la

peine : tout son déploiement de sensualité dissimulait seulement une immense solitude.

En fin de compte, ce n'est pas cette découverte qui m'a le plus blessée.

Car parmi les documents récents se trouvaient aussi des résultats d'analyses médicales au nom de Benito et de Svetlana.

C'étaient des bilans de fertilité. Benito n'avait pas seulement l'intention de m'abandonner sans un sou, il voulait aussi faire un enfant à la Russe.

En arrivant à l'entrée de la résidence, j'ai ouvert la barrière avec ma commande à distance. Paco ronflait derrière les vitres embuées de la guérite – ou peut-être les ai-je vues ainsi à cause des larmes qui noyaient mes yeux.

Pendant vingt-cinq ans, je m'étais sentie incomplète à cause de mon incapacité à donner à Benito un héritier qui prolongerait le nom de Casado dans le monde des affaires. J'ai essayé des dizaines de traitements, sans succès, et j'ai pleuré en cachette nuit après nuit faute de pouvoir réaliser le rêve de mon mari. Et lui, il avait décidé de le réaliser avec une autre, d'engendrer un enfant blond avec un autre nom, celui de sa nouvelle vie.

J'ai arrêté la voiture et l'ai laissée au point mort. J'avais besoin de respirer.

Les analyses ne laissaient aucun doute sur la capacité de Svetlana à procréer.

Mais Benito était stérile. Totalement et absolument stérile.

J'ai passé la première en pensant à ce que le malheureux avait dû ressentir en apprenant cela, puis je me suis dirigée vers notre allée privative, mais au lieu de poursuivre vers la maison, j'ai fait demi-tour. Je voulais m'éclaircir les idées. C'est en débouchant sur une

intersection que je l'ai vu, ébloui par la lumière des phares, au milieu du chemin.

Le pauvre Toby. Pauvre chien solitaire et trahi par ses maîtres, qu'il attendait encore. Je me suis penchée par la vitre et je l'ai appelé. Il s'est approché en remuant la queue. Alors j'ai accéléré et je lui ai roulé dessus. J'ai enclenché la marche arrière et je lui suis repassée dessus. C'en était déjà fini des souffrances du pauvre Toby. Mais au cas où, je l'ai écrasé à nouveau sous les roues de ma voiture.

J'ai songé à prier pour lui, mais je me suis dit que ce serait peut-être une hérésie. J'ai pensé qu'il faudrait que j'en parle au père César.

J'ai mis la voiture au garage, je suis entrée dans la maison et j'ai rangé le dossier dans le coffre-fort. J'ai pris une douche glacée, mais je bouillais toujours à l'intérieur.

Pour la première fois depuis des années, je me suis regardée nue dans le miroir, sans ressentir la moindre gêne. JR avait raison : je n'avais pas besoin de chirurgie ni de régime draconien pour rester belle, très belle, même. Ensuite, dans le silence de la résidence, je me suis profondément endormie pour ne me réveiller que huit heures plus tard, il y a dix minutes, en songeant qu'après tout Benito avait raison.

Pour les boléros, je ne sais pas. Mais parfois, les proverbes mentent.

L'un de ceux de papa dit que "morte la bête, mort le venin".

Et la pauvre bête est morte.

Mais une voix en moi me dit que le venin ne fait que commencer à se répandre.